

Rencontre du réseau EDD des formateurs et formatrices, 4 décembre 2020, en ligne

Former à l'éducation en vue d'un développement durable : de l'argumentation à l'engagement

Questions et réponses de la table ronde

Partie 1 : Questions du modérateur aux panélistes

Modérateur : Nous avons entendu les scientifiques dire qu'au vu de l'état du monde, l'école doit prendre une position plus engagée. Cela peut s'avérer compliqué pour des enseignant-e-s qui ne sont eux/elles-mêmes pas forcément armé-e-s pour s'engager ou convaincu-e-s qu'il faut agir. Vous, en tant que professeures de futur-e-s enseignant-e-s, respectivement en tant qu'enseignant de gymnase, comment abordez-vous ces questions durant les cours avec vos étudiant-e-s, respectivement vos élèves?

Ursula Wunder Novotny : Les étudiants partagent les états d'âme qui nous animent aussi. Comment traiter avec ce sentiment d'impuissance ? Nous n'avons pas le droit ni ne voulons instrumentaliser les élèves pour les contraindre à corriger les erreurs faites. Grâce à la caricature présentée à la deuxième conférence, je crois qu'il y a un danger en fonction de la menace de la dimensionnalité de ces problèmes : soit de fermer les yeux ou d'être tétanisé. Pour les futurs profs, ce sont les mêmes sentiments. Pour moi, c'est une inspiration à créer du cœur, à soutenir les étudiants avec leurs états d'âme, à secouer les étudiants qui doivent s'occuper de ces défis, sans les menacer. L'autogestion doit être renforcée pour qu'ils puissent agir concrètement et de façon optimale pour le futur.

Francine Pellaud : Je partage l'approche de Richard-Emmanuel Eastes qui fait référence à Bruno Latour, mais je compléterai avec Jean-Pierre Dupuy et son catastrophisme éclairé. Sa posture permet de lutter contre les collapsologues (vision survivaliste non attrayante), mais aussi contre les optimistes béas (croyances naïves). Concrètement, je montre le chemin de la durabilité forte aux étudiant-e-s et les faiblesses de la durabilité faible. Je fais prendre conscience d'une approche épistémologique des sciences (étudier les approches complotistes et agnotologiques). On démonte ces discours (complotistes) pour montrer la force des sciences. Cela permet d'aborder la pensée critique qui se confond souvent avec la pensée scientifique. Il faut travailler sur des sujets d'actualité, mais aussi sur des contes philosophiques. À travers cela, on met en lumière les principes de la pensée complexe et l'interdisciplinarité, ceci pour s'éloigner des solutions simplistes. On questionne aussi l'éthique et les valeurs avec des jeux de discussions (apprendre à communiquer avec respect, voire à entrer en empathie avec les arguments de l'autre et mieux comprendre nos propres opinions). On réalise aussi des objets ou jeux (problématisation, pensée prospective, créativité, intelligence collective).

Daniel Curnier : J'utilise ma classe de géographie comme laboratoire pour mettre en pratique le modèle proposé dans ma thèse : un enseignement interdisciplinaire qui traite des grands enjeux socio-écologique et qui essaie de déconstruire les racines profondes des problèmes actuels (pluralité de disciplines). Mon enseignement est contraint par la forme scolaire, mais j'essaie de faire au mieux. Ce modèle s'adresse à toutes les disciplines, il est ambitieux, mais j'essaie de le mettre en œuvre. J'insiste sur la déconstruction du modèle de développement et sur les autres scénarios d'avenir, j'essaie de creuser dans les schémas culturels et politiques qui construisent l'idée de développement. Je conseille le livre de Scheidler, qui indique les racines de notre vision du monde (plusieurs milliers d'année) en creusant les méta structures culturelles et politiques et ce sont ces points-là qui sont travaillés et mis en débat, débat qui émerge rapidement et qu'il faut modérer.

Modérateur : Quels outils et quels savoirs pensez-vous qu'il faudrait transmettre aux étudiants des HEP et comment ?

Francine Pellaud : Il y a des éléments transversaux et fondamentaux qu'il est difficile d'apporter aux étudiants, mais qu'il serait important que ces futurs enseignants apportent à leurs élèves : estime de soi et confiance dans son potentiel (notamment dans son potentiel d'apprendre). Pour la HEP, on serait plutôt dans la déconstruction que la construction, donc c'est mieux de commencer ça avec de jeunes élèves. De tels acquis permettraient de se distancier des réseaux sociaux et des standards imposés, tels que la beauté, la consommation, la manière de penser (penser par soi-même, oser l'affirmer).

Ursula Wunder Novotny : Je constate que les étudiants apportent beaucoup de sensibilité et communication autour de cette thématique. Cela est un facteur dans notre enseignement, cette pensée systémique qui leur a été inculquée, quand on veut peut-être sortir de la pénombre. Certains étudiants n'ont pas de multiplicité des perspectives d'enseignement ou sont condamnés à traiter des sujets unilatéraux (stage). Nous essayons de sortir de cette pénombre et d'arriver à une durabilité vécue concrètement (domaines concrets comme point de départ pour faire un changement de perspective). Je fais avec eux une analyse pour leur démontrer que de telles thématiques doivent être ratissées larges afin que de telles émotions et valeurs puissent être déployées et aboutissent à un autre niveau de l'acte d'apprentissage. Personnellement, une certaine vigilance et un certain respect sont importants (accompagnement) : comment les étudiants peuvent-ils transmettre cela à leurs élèves et comment moi, comme professeure, puis-je montrer l'exemple ? Mais aussi, comment faire un engagement politique ?

Daniel Curnier : Pour moi, il y a plusieurs éléments essentiels dans la formation des enseignants : la construction des savoirs académiques pour l'Anthropocène qui sont des domaines évoluant très rapidement. Les nouveaux étudiants et les personnes en poste n'ont pas forcément étudié cela, ce qui est un défi de formation continu. Il y a aussi le volet de la didactique : comment mettre en place des dispositifs qui permettent de travailler des compétences transversales propre à une EDD ou autre ? Et le troisième volet c'est le sens, qui est quelque chose d'assez peu fait ; quel rôle de l'enseignant dans la société et quel rôle de l'être humain comme citoyen dans l'évolution de cette société ? C'est une brèche à investir si elle existe.

Partie 2 : Questions des panélistes aux conférenciers

De Francine Pellaud à Kai Niebert : tu as parlé des grandes entreprises qui ne seraient pas intéressées par les personnes qui auraient développé la pensée prospective. Je forme des enseignants qui doivent amener des manières de penser et comprendre le monde à des élèves de tout métier et je pense que la prospective est importante. P.ex. Total a été très à l'avant-garde pour les énergies renouvelables, on voit qu'il y a cette idée de prospective derrière. Alors pourquoi mets-tu en doute ces compétences transversales qui sont de l'ordre d'une EDD ?

Kai Niebert : Je crois qu'il y a un malentendu, je n'ai pas dit que les entreprises ne doivent pas solliciter ces compétences ; je crois que chaque groupe non durable devrait mettre en avant ces compétences comme tout le monde, ONG, etc. En d'autres termes, si je vois les compétences d'articulation ou de durabilité à titre général, celles-ci sont attendues et aussi sollicitées de la part d'entreprises pétrolières par exemple. Ce que je récusé, ce n'est pas la compétence en soi, mais je dis que nous devons la rendre plus opérationnelle et expliquer ce qu'elle signifie dans l'enseignement en classe et de quelle façon nous changeons notre travail en la matière. La question est importante sous les auspices didactiques, de savoir comment je transmets la compétence en combinaison avec les disciplines que je dois enseigner ? C'est cela le grand défi à relever. Ces compétences on les sollicite, mais il faut dire qu'est-ce qu'elles signifient dans la décision quotidienne de tous les jours ? Par exemple, le rôle de l'enseignant : de quelle façon suis-je politique ? Le défi est de démontrer les corrélations, de quelle façon ces décisions politiques me frappent de manière personnelle, me concernent ? Par exemple, les subventions qui sont contre la biodiversité en Suisse.

Ursula Wunder Novotny : effectivement, c'est la grande difficulté, de savoir de quelle façon nous devons composer avec ce savoir lacunaire que véhiculent les étudiants, de quelle façon peut-on transmettre ces phénomènes hyper complexes ? Pour pouvoir discuter de subvention, tu supposes un incroyable savoir déjà acquis, c'est le point crucial. Comment puis-je transmettre cela à travers les filières à ma disposition ? Je ne peux qu'aborder de façon conditionnelle cette grande question, par manque de savoir du public réceptif. Je ne peux pas en discuter fondamentalement, car le savoir fondamental fait défaut. Il faut ensuite élargir la perspective, c'est presque un cercle vicieux.

De Daniel Curnier aux deux conférenciers : comment envisagez-vous le dialogue entre la recherche et le monde politique? Sachant que l'EDD, un projet pas suffisamment ambitieux, a eu du mal à pénétrer les pratiques, qu'elle se heurte à des projets politiques éducatifs qui vont à l'encontre de ces ambitions (éducation numérique p.ex.) et que d'une manière générale les décideurs/euses politiques restent hermétiques au discours scientifique, que ce soit pour l'éducation de manière générale, mais aussi pour les questions environnementales ?

Richard-Emmanuel Eastes : C'est une question compliquée, car beaucoup de nos responsables politiques n'ont pas forcément de formation scientifique (plutôt positif de ne pas être dans une société d'experts technocratiques) et ces responsables ne savent plus forcément qui écouter. Il existe des instances, comme l'Académie des sciences, à priori là pour ça, mais qui sont souvent dépassées par ces sciences incertaines (ex. COVID). Je ne peux que constater un manque de culture de science, c'est-à-dire l'incompréhension généralisée qu'ont les gens de la manière dont la science se produit. Souvent, on entend revendiquer une étude, une analyse, alors que sur des sujets aussi complexes, il n'y a que des méta-analyses qui permettent un avis éclairé. Il faudrait réussir à transmettre aux responsables politiques et aux élèves, les connaissances scientifiques et leur donner les clés pour les décoder, savoir sur quelles connaissances ils peuvent s'appuyer et lesquelles sont encore trop floues (ex. de l'affaire Raoult). Il y a un déficit de culture de la science. À part être conscient qu'en plus d'expliquer les connaissances scientifiques on va expliquer comment on les a produites, expliquer ce qu'est le GIEC¹, etc. on doit vraiment jouer sur les deux tableaux : savoirs (épistémiques) et construction des savoirs (épistémologique).

Kai Niebert : Je navigue entre la politique et la science et j'aurais trois réponses :

- 1) Pendant les neuf derniers mois, beaucoup de choses ont été faites et jamais la politique n'a autant écouté la science et les scientifiques que pendant la pandémie. Mais d'autres défis durables ne sont pas très proches de la politique, parce que les grandes crises ne sont pas pour demain, le long terme n'intéresse pas la politique.
- 2) Dans les parlements, il n'y pas assez de députés qui ont une formation scientifique notamment en sciences exactes naturelles. Ce sont souvent des personnes qui viennent de l'économie, des banques, de l'administration.
- 3) Je crois que la politique et la science fonctionnent sur des temporalités différentes. Nous faisons une étude, nous proposons des résultats et des modèles fondamentaux pour changer le monde. La politique demande elle des mesures réalisables qui ont un impact immédiat, mais cela n'est pas possible. La réponse doit être claire de la part du monde scientifique.

Partie 3 : Questions des participant·e·s aux panélistes et conférenciers

Participante : On est parti de deux constats, on est dans une situation nouvelle avec des crises sans précédent, il y a peut-être de nouveaux outils à inventer pour former enseignant·e·s et élèves par rapport à ces défis. On a aussi beaucoup parlé des compétences et connaissances, mais ma question concerne le domaine de la pensée prospective et de la gestion des émotions, le domaine plus psychologique : comment faire face aux angoisses, comment se réapproprier des possibilités d'action? Dans le domaine de la formation au sein des HEP, quelles perspectives s'ouvrent-elles?

Francine Pellaud : Je reviens sur l'approche de Jean-Pierre Dupuy avec le catastrophisme éclairé et Bruno Latour avec « où atterrir ». Je pense qu'il faut aussi travailler avec nos étudiant·e·s sur un imaginaire collectif : tant que l'on ne voit que la catastrophe, les gens veulent profiter, il n'y a pas d'action. Il faut donc développer cet imaginaire, cette prospective vers un avenir qui serait souhaitable (pas celui du survivaliste). Il faut travailler avec les étudiant·e·s sur le monde de demain, cet imaginaire collectif doit devenir quelque chose vers lequel on a tous envie de tendre. C'est l'essentiel de notre travail, on peut déjà le faire à l'école enfantine. À travers cela, on va se demander « pour arriver à ça, qu'est-ce que je dois changer dans le monde ? ». On va tenir compte des éléments qui nous mènent à ces catastrophes pour pouvoir les éviter. Il faut tout faire pour éviter les catastrophes et tout faire pour

¹ Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.

aller vers un monde où l'imaginaire collectif nous dit « c'est comme cela que ce serait mieux ». Il y a beaucoup de pistes à développer.

Ursula Wunder Novotny : Oui, je conçois la situation comme une chance politique, mais aussi dans la transmission du savoir au niveau des HEP. Ces derniers mois, l'argument « ça a toujours été comme cela » a été déconstruit. Je crois que la situation actuelle doit être prise comme une chance ! Dans cette nouvelle vision, il faut sortir de ces sentiers battus. La société bouge, c'est une opportunité qu'il faut saisir, il faut utiliser la lame de fond de la pandémie pour nous battre pour la bonne cause.

Participante : On fait le postulat que l'école transmet peu ou pas de valeurs: elle ne le fait peut-être pas explicitement, mais elle en transmet énormément, non?

Richard-Emmanuel Eastes : effectivement, l'école transmet des valeurs (constitutionnelles, républicaines, celles qui assurent la cohésion sociale, etc.) et souvent, quand on essaie de dire que l'école devrait apporter des valeurs un peu différentes (ex. pour lutter contre les crises), on se voit rétorquer qu'on ne va pas faire rentrer des valeurs écologistes ou gauchistes à l'école. Ce qui est amusant, c'est que cette laïcité est fautive, l'école n'est pas laïque, elle est issue du système qui nous conduit dans le mur et porte en elle des valeurs implicites qui sont à l'origine des problèmes (compétition, contenu, manière d'enseigner les sciences, etc.). Je pense qu'on doit plutôt interroger les valeurs implicites véhiculées par l'école et se demander comment les transformer pour que d'autres valeurs implicites puissent y entrer, mais c'est un sujet très compliqué et il y a des tensions dans les cantons (les contenus scolaires sont très politiques). La question est compliquée, mais on doit la saisir et accepter qu'il n'y ait pas de neutralité axiologique à l'école et accepter d'interroger les frontières de ce qu'on considère comme des valeurs que l'on peut - de manière acceptable - transmettre à l'école. C'est une question à résoudre collectivement en société.

Participante : Par rapport à cette question des valeurs, un enjeu auquel je suis confrontée en tant que formatrice, c'est ce mélange entre respect de la diversité et relativisme absolu notamment dans le travail autour des questions socialement vives. Je serais intéressée de savoir s'il y en a parmi vous qui réfléchissent à des outils concrets ? Comment accompagner nos enseignants dans l'articulation entre des valeurs fondamentales comme le respect, etc., qui sont non négociables, et d'autres qui sont négociables, parce que nous sommes dans le respect de la diversité et du point de vue de chacun?

Francine Pellaud : D'une manière très concrète, je travaille avec ces étudiants sur des contes philosophiques. Les contes ont l'avantage de s'adresser aux petits comme aux grands. J'utilise le livre « Justine et la pierre de feu » (de Marcus Pfister) qui présente de manière philosophique la situation actuelle et qui a deux fins (une positive et une négative). Je m'arrête au milieu et demande aux étudiants d'inventer une fin. Ce qui est intéressant, c'est que chacun lit sa fin et on va mettre en avant tous les éléments qui ont amené à une fin positive ou négative et identifier des valeurs (égoïsme, l'envie de s'enrichir, etc.). Ce sont des éléments qui permettent de voir qu'est-ce qui conduit à une fin positive/négative. On est dans quelque chose de très concret et facile à aborder avec des étudiant.e.s, c'est un outil de travail qui permet d'aborder les valeurs sans polémique derrière.

Participante: concrètement en EDD, comment développer la compétence « gestion de l'incertitude »?

Francine Pellaud : la gestion de l'incertitude fait partie intégrante de la science. Donc, à partir du moment où on aborde l'épistémologie des sciences, on comprend comment se fabrique la science et pourquoi le GIEC propose plusieurs scénarios avec des incertitudes. Dès qu'on travaille sur l'épistémologie des sciences, on peut amener cette idée d'incertitude. C'est important de dire qu'il n'y a pas un scénario défini, mais des scénarios envisageables et ce sont nos attitudes qui détermineront le scénario (catastrophe ou plus positif). De nouveau, si dans notre imaginaire collectif, on arrive à montrer que pour arriver à ce qui serait souhaitable, il faut lutter, on va arriver à aborder l'incertitude.

Richard-Emmanuel Eastes : c'est une histoire de culture épistémologique et de négociation du désaccord !